

Chapitre premier

C'est une petite fille sensible, sentimentale et craintive. Seuls les vieillards et les tous petits ne l'effraient pas.

Elle a environ trois ans. Un « monsieur » qu'elle ne connaît pas l'emmène en voiture et lui parle gentiment. C'est l'hiver, l'enfant porte un manteau rose à capuchon.

« Qui tu es, toi ? »

— Je suis ton papa.

— Alors, j'ai deux papas ! Le papa Henri et le papa qui a une voiture. Comment tu t'appelles ?

— Je m'appelle aussi Henri.

— J'ai deux papas Henri ! Mais pourquoi j'tavais pas vu avant ? Tous les papas s'appellent Henri ?

L'homme d'âge moyen, répond une banalité que la petite n'entend pas. Après une longue route, il s'arrête, prend la fillette dans ses bras, pénètre avec elle dans une immense pièce pleine d'enfants et de jouets, pose la petite par terre sans dire un mot : elle ne le reverra jamais plus. Elle se rappellera seulement d'une paire de lunettes pour lire le relief, d'une soupe qu'elle n'aimait pas et surtout de la tendresse d'un petit garçon brun aux grands yeux noirs.

Des années plus tard, quand elle questionnera ses parents, ils lui répondront qu'il s'agissait certainement d'un rêve mais elle citera le manteau rose ; sa mère se souviendra qu'effectivement à cet âge, l'enfant portait le manteau de sa sœur aînée : Il était rayé rose et blanc.

Son père avancera l'hypothèse qu'il devait s'agir de son patron qui l'emménait dans un home d'enfants. Aucune de ces explications ne satisfera la petite fille ce qui l'aidera

beaucoup par la suite à alimenter ses rêves et à se fabriquer une nouvelle vie, dans un monde à elle.

A l'école maternelle, l'institutrice leur distribue une feuille dactylographiée. Elle leur explique ce qu'est un o, puis elle leur demande de colorier les o avec le crayon en les remplissant de gris.

Isabelle a parfaitement compris le principe, mais elle trouve qu'il y a peu de o et pour faire plaisir à sa maîtresse, elle remplit aussi les ventres des b, des p, des q. Evidemment, elle n'a pas le succès escompté.

Sa mère lui est toujours apparue comme une femme débordante de vitalité, active mais se plaignant constamment d'être malade : « Le cœur, l'angine de poitrine, je ne ferai pas de vieux os, vous savez » ! Aussi, la fillette ne quitte guère les nourrices et les pensions que pour en retrouver d'autres.

A sept ans, elle est placée avec son frère de dix-huit mois son aîné, chez une gardienne terrifiante au chignon noir. Son mari, amputé d'un bras, paraît indifférent à tout ce qui n'est pas lui et les enfants pensionnaires lui rendent de même. C'est à peine s'ils s'aperçoivent de son existence, d'ailleurs le chef de famille, ce n'est pas l'homme, mais « Maman Nano », comme elle exige d'être appelée. Aussi bien le mot « Maman » n'évoque rien de doux pour l'enfant. Il représente plutôt le symbole de l'autorité qui distribue à parts égales la nourriture, les tâches domestiques et les taloches. Les gosses lui doivent une obéissance totale.

Le « papa », c'est l'homme de la maison qui a tous les droits, sauf celui de contredire la maman ; il semble passif, doué d'une force physique qu'il met au service de la mère. Il ne serait jamais venu à l'idée de la gamine qu'une mère puisse l'être de plein cœur. C'est à son avis une sorte de

maladie dont l'enfant, premier responsable, doit toute sa vie demander pardon.

La mère d'Isabelle ne lui a jamais caché qu'elle ne voulait pas d'elle et qu'après avoir essayé de la détruire en absorbant de la quinine, elle dût se résigner à la mettre au monde. La petite s'était si bien accrochée à la vie que sa mère ne put la faire passer.

Cette nourrice mégère habite à la campagne, une maison moyenne, pas tellement propre, mais l'enfant n'a pas à ce point le sens de l'hygiène ; elle trouve tout naturel d'aller faire ses besoins dans une tranchée creusée par le « Père Nano » de sa seule main et ils sont quatre ou cinq pensionnaires alignés les fesses à l'air au-dessus du trou. Ils disposent pour se « torcher », de chiffons souillés de caca, qui servent à chaque fois et que « Maman Nano » range sous la véranda, après la tuyauterie.

Elle n'aime pas les filles. Seuls les garçons trouvent grâce à ses yeux. Il y a cependant deux exceptions : Pierre, le frère d'Isabelle, aux yeux et aux cheveux d'une même couleur cuivrée, est le garçon qu'elle abhorre et une gamine de huit ou neuf ans dont la petite fille ne retiendra que le nom de famille : Fresse, est la fille qu'elle affectionne. Marc, son chouchou, environ dix ans, odieux mais adulé par la marâtre, profite souvent de la naïveté d'Isabelle pour la faire punir.

« Mets-moi des graines comme ça dans le dos », la supplie-t-il.

— Mais c'est des « gratte-dos » !

— Je le sais bien, mais j'aime ça, ça chatouille.

— Bon. Elle s'exécute et lui, se mettant à crier :

— Maman Nano, Maman Nano ! J'ai mal, ça me démange, elle m'a mis des gratte-dos dans mon pull ! C'est Isabelle ! Aïe, ça gratte, j'en peux plus !

— Mais c'est lui qui me l'a dit !

— Mentreuse, pleurniche-t-il ! Pourquoi j'aurais dit ça ?

— Isabelle, viens ici tout de suite petite garce !

— J'ai pas menti, c'est lui qu'a voulu !

— Bien sûr, il va te demander de lui faire du mal !

— C'était pour me faire taper. Y m'aime pas.

— Tais-toi, sale gosse ! Elle attrape l'enfant par sa longue tresse et la soulève du sol pour la laisser retomber sur le côté. Le choc lui fait moins mal que la peur de voir sa natte s'arracher de sa tête douloureuse. Elle a de beaux cheveux d'or roux. Si ceux de son frère sont carottes, les siens, très clairs, tirent davantage sur le blond. Ils sont l'un et l'autre couvert de taches de son, lui sur le visage, elle sur le corps et sa sœur Martine, l'enfant chérie de sa mère autant que celle-ci puisse chérir un enfant, n'échappe pas à la règle ; bien qu'elle soit plutôt brune, son corps entier est parsemé de petits points marron, jusque sur le nez. Ses treize ans supportent difficilement ce qu'elle pense être une disgrâce imméritée. « Après tout, ce n'est pas elle la rousse ! Et Isabelle n'a rien sur le visage. Ce n'est pas juste ! »

L'enfant est fière de ses cheveux. Ils sont très longs car ils n'ont jamais été coupés et cette cruauté de sa gardienne qui l'attrape toujours par sa tresse la lui rend monstrueuse. Maniaque, vicieuse et désaxée, le matin, assez souvent, elle tire brusquement la petite fille de son sommeil et l'emporte dehors, la fait mettre à quatre pattes et, relevant sa chemise de nuit, lui administre une correction sur les fesses avec une serpillière mouillée.

La fillette n'en gardera aucune impression de honte ou d'humiliation pas plus que de souffrance. Cela lui reviendra comme un rêve, mais elle sait avec certitude que ces choses-là ne sont pas le fruit de son imagination. Elles sont réellement arrivées.

Elle n'a aucune haine pour cette femme, seulement une terreur qu'elle s'efforce de garder secrète pour qu'elle ne se doute de rien, sachant que cette crainte serait punie par elle comme une faute impardonnable.

Comme tous les enfants du monde, Isa joue. Son jeu préféré est la poupée, mais elle n'a pas de poupée, aussi s'en fabrique-t-elle une au moyen de deux petits bâtons qu'elle lie en forme de croix avec un morceau de laine. Elle obtient ainsi une tête, deux bras, une jambe qu'elle dédouble pour avoir l'illusion d'une véritable poupée qu'elle vêt de feuilles tandis qu'une boîte d'allumettes vide devient son lit.

Elle lui fait des petits draps, un trousseau magnifique, puis elle brode autour de « son enfant » les plus jolies histoires d'amour maternel qu'elle croit inventer, car « elle n'est pas comme les autres mamans, elle ! Elle est heureuse d'avoir une petite fille ; bien sûr, c'est du souci pour l'élever d'ailleurs elle voulait un garçon, mais elle ne se plaint pas, ça lui fait vraiment plaisir d'être une mère de famille.

Persuadée d'avoir inventé la tendresse, elle couvre sa poupée de caresses et de baisers. Elle aime jouer seule car il entre dans ses jeux, une grosse part de rêve et un compagnon la dérangerait.

Son frère est plus terre à terre et tout à fait digne d'un petit rouquin turbulent. Attirant le tortionnaire d'Isabelle près d'un nid de guêpes, au milieu d'un pré, il met volontairement le pied dessus, ce qui agace les dangereux insectes qui se vengent. Tout le monde est piqué, son frère comme les autres, sauf elle : elle n'a pas été invitée à regarder le nid. Elle pleure les souffrances de son frère augmentées d'une bonne correction, mais elle se réjouit en regardant le cou enflé du méchant Marc.

Pierre est un petit garçon cruel envers les animaux. Il écrase les coccinelles pour « faire du vin », il met les mouches en cage après leur avoir arraché les ailes mais il est tendre et protecteur à l'égard de sa sœur.

Elle souffre de le voir maltraiter les bestioles et, en le regardant calmement creuser une minuscule cage dans un bouchon de liège, des épingles à têtes servant de barreaux,

elle lui crie son désaccord : « Non ! Fais pas ça ! J'aime pas ! T'es méchant ! J'taime plus ! »

Puis un jour, elle veut savoir. Elle attrape une mouche sur la vitre, la regarde pendant une dizaine de minutes et, se décidant, elle tire sur son aile. La nausée lui vient, pourtant aucun cri ne sort de la bouche de la petite bête, rien qui peut lui faire penser qu'elle a souffert, mais elle sait que ce silence est son propre cri de douleur.

Elle lâche la mouche torturée qu'elle n'a même pas le courage d'achever, et s'enfuit aussi loin que possible, ravalant le début de vomi qui lui remonte dans la bouche. Elle s'est fabriqué quelques heures de pensées désagréables.

Pendant les vacances scolaires, ils sont expédiés, Pierre et elle chez une nouvelle nourrice, brave femme celle-là, dans un merveilleux cadre tout vert de la Creuse dans lequel ils vivent heureux comme des petits sauvages.

Pourtant elle y rencontre là son second tourmenteur. Il a quatorze ans et s'appelle René. Il habite le village et trouve en la petite fille de quoi distraire ses moments d'ennui. Ce qui l'amuse le plus, c'est de faire peur aux petits. La fillette est un sujet idéal, craintive, soumise juste ce qu'il faut pour lui plaire.

« Tu me crains, hein ? Pas vrai que tu me crains » ? Lui crache-t-il quand il peut lui bloquer le passage à l'abri des témoins.

Elle lui souhaite de se faire dévorer par la bête qui habite le petit lac. Un monstre formidable avec des mains poilues, des yeux rouges, une bouche énorme, qui dort pendant la journée et se réveille le soir pour entraîner ceux qui s'approchent du lac et les avaler.

Isabelle croit très fort à cette histoire de monstre, mais au lieu de l'éloigner de l'eau comme le voudraient les adultes, cela l'y attire. Tous les soirs, à la tombée du jour, elle s'approche avec curiosité de ce lac effrayant.

C'est l'heure pendant laquelle les enfants sont le moins surveillés : la nounou fait la cuisine, le papy dispute une

partie de cartes, il fait chaud et tous les enfants chahutent dans la nature. Elle se rend donc ce soir encore vers cet endroit mystérieux, d'ailleurs elle élève des têtards et ils ont besoin d'eau. Elle s'approche à quatre pattes car la position debout lui fait peur : la bête attrape ses victimes par le pied. Elle compte jusqu'à dix après avoir rempli d'eau sa boîte de conserve rouillée, elle se relève et court aussi vite que ses petites jambes le lui permettent. Elle a réussi ce soir encore ! Elle est courageuse ! Un jour elle saura se défendre, puisqu'elle est courageuse.

La passion actuelle de Pierre est différente : ce sont les arbres. Hier, il est tombé comme une flèche d'un marronnier, se foulant le poignet et se faisant un énorme bleu dans les reins.

Quand elle a un moment de libre, la fillette va retrouver son copain, son meilleur ami. Il sait des tas de choses et la campagne sent bon. Lorsqu'elle arrive la première, elle l'attend en ramassant des marguerites et des coquelicots ou en essayant d'apprivoiser des sauterelles. Il s'assoit sur une pierre plate disposée là, comme pour lui servir de siège, quelquefois il lui tend un morceau de « carotte » à chiquer, c'est âcre, écœurant, mais elle accepte parce que, s'il trouve ça bon, ça doit l'être.

« Regarde, ma sauterelle, elle est pas comme les autres, elle a des ailes rouges. Les autres ont pas d'ailes et elles sont plus faciles à attraper ».

— Eh bien il faut en attraper d'autres, c'est bon ça, les cuisses de sauterelles !

— Mais t'es fou ! On mange pas les sauterelles, c'est pas de la viande !

— C'est pas de la viande ? Et qu'est-ce que c'est alors ? C'est meilleur que le beefsteak et si j'étais plus jeune, j'te dis moi, qu'en attraperais des sauterelles ! Je leur prendrai les cuisses, je mettrai tout ça dans une poêle avec du beurre, sûr qu'je m'régal'rai !

— Vraiment ? Tu aimes les cuisses de sauterelles ?

— Certain.

— Mais ça leur fait mal si on leur arrache les cuisses ! Et puis, elles ne pourront plus courir ni sauter ! Ça sera plus des sauterelles !

— Penses-tu ! Elles ne sentent rien ! Ces bêtes-là ne souffrent pas, c'est pas fait comme nous et puis ça repousse !

Après deux minutes de réflexion...

— Quel âge tu as, toi ?

— Soixante seize ans, mon petit. J'ai connu le temps des lampes à pétrole et de l'eau froide, celle du puits, pour se laver. J'ai fait des guerres. Aujourd'hui c'est tout moderne, l'eau arrive sur l'évier et tu tournes un bouton pour y voir clair. J'te dis qu'les hommes vont trop vite. Et les femmes ! Elles mettent des pantalons et elles fument. J'aurais voulu voir ma femme jouer à l'homme ! Sûr qu'elle aurait fait rire tous les gars du village !

— T'as des enfants, toi ?

— Mais oui. Quatre garçons et neufs petits enfants.

— Y-z-ont quel âge tes enfants ?

— Oh, pas loin de cinquante ans.

— Mais y sont vieux ! C'est pas des enfants !

— C'est selon. Bien sûr, pour toi, ça pourrait être tes grands parents.

« Isabelle ! »

— Ça-y-est, la Mamie qui m'appelle. Faut aller manger. Je reviendrai tout-à-l'heure.

Elle a son idée d'un cadeau pour son meilleur ami. Sitôt obtenu la permission de quitter la table, elle se précipite dans le champ. Elle a du temps devant elle, il fait trop chaud, il ne viendra pas avant la fin de l'après-midi. Elle rattrape le plus de sauterelles possible et, en détournant la tête, leur arrache les cuisses avant de les relâcher. Elle a honte, tellement honte ! Mais c'est pour la bonne cause et puis, c'est pas fait comme nous, ça souffre pas, d'ailleurs tout repoussera, alors !

Lorsqu'elle a suffisamment de cuisses de sauterelles pour le dîner d'un vieil homme, elle les lui offre, heureuse de la joie qu'elle va lui procurer. Lorsque émue, elle lui tend sa chasse, il se met à rire, refusant son cadeau et ce sera la fin d'une belle amitié et de sa confiance en l'adulte.

Chapitre deux

Le médecin diagnostique une légère décalcification des os. La mère a fait les démarches nécessaires et l'enfant est envoyée en Bretagne, au Croisic, à Pen-Bron, dans un préventorium. C'est une institution des sœurs Saint Vincent de Paul qu'on appelle aussi « Les petites sœurs des pauvres ». Son frère l'accompagne à Pen-Bron pendant presque une année, il est trop maigre.

Isabelle ne garderait pas un mauvais souvenir de cette page de son enfance, s'il n'y avait la gymnastique corrective. C'est tout simplement atroce. Pas un enfant n'est sans verser de larmes. Le professeur médecin ne leur épargne rien. Sans aucune pitié, il force les gamins à pousser l'effort jusqu'au maximum de leurs possibilités.

« Allez, tirez les bras en arrière ! Tirez ! mais Tirez donc ! Encore ! Encore ! Vous pouvez faire beaucoup mieux que ça ! »

S'il estime que les jeunes ne forcent pas assez, il tire lui-même sur les petits membres, il enfonce parfois ses genoux entre les omoplates pour leur apprendre à se tenir droit. Les séances journalières se muent en séances trois fois par semaine, ensuite deux, puis une.

Pour le reste, Isabelle apprécie l'huile de foie de morue chaque matin à jeun, accompagnée d'un petit morceau de pain : « C'est comme de la noisette ».

Les religieuses sont douces et compréhensives mais elles considèrent que la fillette est à la fois turbulente et secrète, ce qui donne à celle-ci un prétexte pour ne pas se confier aux cornettes : après tout, leur gentillesse cache peut-être quelque chose et la petite ne tient pas à leur amitié.

La plage fait partie du traitement des enfants. On les attache par dix avec la même corde autour du ventre, dont deux monitrices tiennent chacune un bout. Ce sont des bains collectifs amusants. Isabelle prend ici son premier coup de soleil, avec de grosses cloques sur sa peau claire.

A huit ans, elle revient dans sa famille à Villeurbanne.

Elle n'utilisera jamais ces expressions : « A la maison, chez moi, chez nous ». Elle ne se sent chez elle nulle part. L'endroit où elle se plaît le mieux, c'est le lit. N'importe quel lit, pour y rêver d'amour, de tendresse, stimulée par les films qu'elle a vus, car la famille demeure en face d'un petit cinéma de quartier et, pour 3 Frs 50, nous sommes en mille neuf cent soixante cinq, les parents s'offrent des après-midi de week-end tranquille à la maison en envoyant les enfants au cinéma les jours de mauvais temps. Le soir, dans son lit, la petite fille recommence l'histoire dans sa tête, elle devient l'héroïne. Elle porte une belle robe longue, des anglaises et le beau monsieur lui sauve la vie à la pointe de son épée, l'enlève dans ses bras, l'embrasse sur la bouche.

Pour que le baiser devienne plus réaliste, elle presse le dos de sa main sur ses lèvres en fermant les yeux, elle se sent bien.

La petite maison dans laquelle ses parents sont locataires d'un appartement depuis de longues années, se tient, modeste, sur l'ancienne route de Vault, rebaptisée depuis peu avenue Roger Salengro, ce qui rend la petite fille très fière : sa route est devenue une avenue ! Elle habite dans une avenue ! C'est un luxe, comme si brusquement sa famille était montée dans l'échelle sociale.

Cette satisfaction est de courte durée car elle habite d'abord chez ses parents.

Le rez-de-chaussée est occupé à droite par une épicerie, à gauche par une charcuterie. Le deuxième étage est un grenier, interdit aux enfants, Isabelle en est mortifiée.

Au premier étage, demeure : sa famille d'un côté, ses voisins les Marty de l'autre. Ceux-ci tiennent la modeste buanderie située dans une impasse à gauche de la maison. C'est une voie sans issue, mal entretenue avec de l'herbe qui pousse un peu partout et cela ravit la fillette, car elle s'imagine vivre à la campagne, ce qui représente pour elle le paradis.

La buanderie est encastrée dans le mur de la maison. Son portail coulissant de métal gris la fait ressembler à un garage.

L'appartement de la famille Demonty (c'est ainsi que se nomme Isabelle), est au-dessus de l'épicerie, celui de Mme Marty au-dessus de la charcuterie.

La charcutière est aimable mais l'épicière, surnommée par Martine « la mère-tape-dur », est une commère médisante qu'Isabelle n'aime pas.

Le lundi, jour de lessive comme partout dans les familles françaises, quand le temps est beau, la maman étend le linge sur un séchoir pendu au plafond, qu'on descend en dénouant la corde fixée au mur par un crochet. Et c'est quand il pleut qu'on étend le linge à l'extérieur. C'est logique, car l'épicière se plaignait que le linge de Mme Demonty inondait le sien presque sec et se montrait fort désagréable à ce sujet.

L'appartement est propre mais trop petit pour cinq. Une cuisine moyenne leur sert de salle à manger. Elle est meublée d'une table conséquente en bois ordinaire, de chaises assorties, un buffet sans style, un poêle à charbon sur un carrelage rouge et blanc.

La porte d'entrée donne sur un couloir étroit contre le mur duquel le père a fixé une patère.

A droite en entrant, il y a la chambre qu'Isa partage avec sa sœur et que la famille appelle « la pièce ». C'est là que Martine range son vélo, qu'elle monte tous les soirs. Sans doute est-il interdit de le laisser sur le pallier.